Cervantès

André Suarès

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cervantès

Voici venir le saint de la justice, Don Quichotte, le plus noble des hommes et le plus simple.

Il croit comme un enfant; mais né de parents si purs, qu'il ne peut croire à rien que de pur ; et toutes ses croyances font un système de pureté. La laideur du monde ne l'atteint pas : il se sent la force de la corriger. Il a tant de courage ! Ne perdant jamais cœur, il ne perd jamais l'espérance : il est un prodige de bonne

volonté et l'enseigne de tout espoir. Il a idée du paradis, et qu'il pourrait fleurir sur cette terre : il s'en manque de peu, et que tous les hommes soient seulement comme lui. Il n'en demande même pas tant : il suffit que les princes et les grands du siècle lui confient la police du genre humain. Un Don Quichotte par ci par là, un chevalier du même ordre dans chaque province, et Dieu n'aura plus à rougir de son royaume : la paix à tous, grâce aux hommes de bonne volonté.

Simple comme un enfant, on ne sait pourtant pas combien il est sage, et tout nourri d'exquise érudition. Il serait un docteur, s'il n'était trop honnête homme pour avoir trace de pédant. Il n'enseigne rien que par l'exemple. Et s'il fait leçon,

c'est avec une modestie de jeune fdle, parce qu'on la sollicite de parler, et qu'on la prie de lever un peu son voile. Néanmoins, que de suave orgueil il cache ainsi: le contentement de servir jusqu'à la mort, et peut-être mieux qu'un autre, tout ce qui vaut d'être servi.

Il a beaucoup lu et beaucoup appris.

Mais il a fait de tout un lait d'humanité. Il en porte un flacon inépuisable à l'arçon de la selle : c'est son élixir de bonne vie, remède à toute blessure : l'onguent de Fier-à-bras pour les badauds; mais en secret le philtre de Fière-conscience. Car ce grand guerrier est presque désarmé.

Il n'a point d'armes à feu, ni pistolet ni arquebuse : il méprise cette artillerie trompeuse. Il n'est point fourni de poi-

sons et d'engins diaboliques, pour prouver la bonté de sa doctrine. Il n'a que son lait d'humanité, là, qu'il verse en nourriture à tout venant. Et lui-même, il jeûne avec un saint sourire. Jamais sourire ne fut plus charmant, que celui du héros décharné, à la peau jaune percée des os, aux joues brunes comme un vieux soulier, et aux forts yeux noirs, enfoncés sous le front, ces yeux qui ont tant vu la misère du monde pour l'oublier, pour la guérir, pour la venger ou la purifier. Les yeux de Don Quichotte sont les clous de la Croix dans un visage de marotte. Et qui sait si Don Quichotte n'est pas la croix à cheval, divine et bafouée? Le succès ne lui est rien du tout : il ne pense qu'à l'éternelle victoire.

Et Don Quichotte sur sa sublime rosse, qui est la chimère parmi les gens de pied, d'où tire-t-il tant de beauté et d'excellence? où prend-il cet air si vrai, si saint, et jusque dans l'éclat de rire une mine si noble ? d'où lui vient tant de certitude et de bonne majesté, que n'altère même pas la risée de la canaille et la menace des politiques? d'où, sinon que Don Quichotte est le Grand Cervantes lui-même en armure de chevalier.

Venez donc, sublime manchot de la guerre juste. Venez, soldat de Lépante, qui avez perdu un bras dans la bataille pour Jésus

contre les Barbares et les Turcs. Venez, vous qui avez été payé de votre génie et de vos services par l'ingratitude des rois, la misère à la maison, toutes les

niaiseries de la vie en famille et toutes les bassesses de l'envie, de la haine et du silence, armes ordinaires des auteurs. Les gens de lettres vous ont dénoncé au Saint- Office.

Vous voici. Je ne vous distingue plus, Don Quichotte et Cervantes. Vous êtes aussi beaux l'un que l'autre. Votre grandeur est inimitable : elle devrait faire pleurer, et elle fait rire. Rien de bas ne peut tenir devant vous : Cervantes se moque ou s'indigne; et Don Quichotte court sus, avec sa grande âme qu'il lance devant soi comme une faulx.

DE ROME A TOLEDE

Le Roi d'Espagne ne marchande pas sa neutralité : beau mot de chevalier, beau sentiment : il fouette l'empire du poing, qui l'est aussi de la main ouverte pour le troc et l'échange.

C'est à l'esprit de l'Espagne que la France s'adresse. De tels peuples ont une âme : ils vivent par elle; ils ne veulent pas qu'on la leur tue ; et ils s'impatientent qu'on l'outrage.

Ils s'irritent aussi qu'on la flatte gau-

chement. Voilà ce que des sots se mêlent de faire à Paris, et quelques politiques de parti. Ils croient fort habile de prêcher la catholique Espagne, les Carlistes, les évêques et les bedeaux. Ils ne savent pas le tort qu'ils font ainsi à la France : ils prennent le monde pour leur paroisse. Ils ne gagneront pas le clergé d'Espagne, et ils perdront les Espagnols. Dans ces beaux peuples, l'instinct religieux et l'instinct national réussissent à se séparer :

ils ne seconfondent que chez les Barbares. Que ce soit le sac de Rome ou celui de Constantinople, le Dieu du Barbare sonne la curée; et de son Dieu, le Barbare fait le bouc émissaire de ses péchés. Il y a quinze mois, il lui fallait le sac de Paris et sa vertu réclamait l'orgie de tous les

crimes. En Occident, nous n'en sommes plus là : on aurait honte d'un Dieu plus méchant que tous les hommes, et plus sans vergogne. Un Espagnol, aujourd'hui, peut être croyant à l'Église et ne pas faire de politique cléricale le moins du monde. Sans quoi, le roi Alphonse ne serait pas sur le trône. Qui lui conteste d'être légitime, même en Navarre ? Il ne saurait pas l'être, si tout catholique espagnol était soumis à la politique absolue de l'Église. Les bons apôtres de Paris feraient mieux de prêcher le pape. Les cardinaux suivront, même celui de Tolède, quand le pape sera converti. Pour plaire à M. le primat d'Espagne, ces nigauds vont nous aliéner tous les Espagnols, les Catalans d'abord, et le Portugal en outre : car le

Portugal a le tort immense de n'être pas une autre Bulgarie, et d'avoir dépêché une famille royale, qui est celle du loyal Ferdinand, un peu plus qu'à demi.

Dans cette guerre capitale, il éclate à tous les yeux que les partis de la violence, de la contrainte et de la mort sont partout contre la France. Et pour elle, •tous les partis de la loi, de la raison, de la paix et de la vie nouvelle. Les uns sont vrais malgré eux; et la vérité en eux va jusqu'à faire leur faiblesse dans un monde tout embrené de servitude, et où la grossière astuce de Machiavel passe encore pour le génie politique et la même vertu.

Les autres mentent sans cesse, et sont forcés de toujours mentir: ils mentent sur les causes de la guerre. Ils mentent sur leurs méthodes. Ils mentent sur leurs desseins. Ils mentent sur l'intérêt qu'ils ont à vaincre. Étant dans le crime, ils sont dans le mensonge jusqu'au cou; et leur bouche ment sur ses propres mensonges Les évêques, les rabbins et les pasteurs n'y changeront rien, pas plus à Madrid qu'à Berlin, pas plus à Stockholm qu'à Vienne.

Il n'y va de rien moins que l'Europe nouvelle. Telle est la partie ; tel est l'enjeu. La vieille Europe, qui est celle des couronnes et des églises temporelles, des castes et des tribus, veut encore avoir raison de la nouvelle. Cette guerre est

l'acte suprême de la Révolution : elle doit en marquer le triomphe ou la défaite.

L'ancienne Europe n'a pu empêcher la nouvelle de naître : elle a trois ou quatre fois tenté de l'étouffer au berceau de la France. A présent, cette Europe des peuples a grandi : elle menace de faire la loi : il faut écraser la France, pour lui ôter la force de dire le nouveau droit. La vieille Europe des couronnes, qui tient encore les clés de la bourse et les rênes de la guerre, bande un dernier effort contre les peuples.

Tout peuple est pour la France et les Alliés d'Occident à la mesure où il est pour lui-même et le droit d'être soi.

Les amitiés de la France sont, par tous pays, dans le nombre vivant et dans la

foule obscure. Elle ne sont point dans les restes des partis morts, qui ne sont même pas capables de vaincre sur leur propre

terre ni d'y rétablir une politique, une morale et une autorité trois fois mortes.

C'est affaire au pape, aux cardinaux, aux évêques et aux peuples fidèles de savoir si les princes et les soldats qui ont mis Louvain et Reims en cendres sont bons catholiques; si la race qui détruit partout les églises est la protectrice de l'Église; si les troupes qui pendent les vieux prêtres et qui violent les moniales sont l'armée du Christ. Elles sont en tout cas l'armée de l'homme qui donna cette

doctrine à sa race : « Soyez tels que des Huns. Ne faites pas de quartier. » — « Luther est mon bon vieil ami, » dit-il. Et il a osé écrire à sa propre sœur : « Je n'ai pas d'autre mission que d'anéantir la superstition romaine. » Sur quoi, le primat de Tolède est bien libre d'y aider, si l'œuvre le séduit.

La Grande Espagne de Cervantes n'estelle réellement que dans notre pensée ? Alors, tant mieux pour nous et tant pis pour elle.

Si les Espagnols ne sont plus les fils de Don Quichotte, que nous importe l'Espagne? Serait-elle seulement ces sales prêtres, à l'orde trogne, au front bas, au poil suant, grognant, qui écument contre la République ? ou ces vils étudiants qui

lancent, dit-on, contre les Français en voyage à Burgos et à Sal aman que, les cailloux et les raisons que l'Allemagne leur envoie enveloppés de papier à l'estampille de Judas? Si l'Espagne n'avait plus la force d'être elle-même, elle n'aurait plus les moyens de nuire à personne. Ce qui compte, compte; et l'on n'a plus à compter avec ce qui ne compte pas. On calomnie l'Espagne.

— io

ESPAGNE

L'Espagne n'a pas dit son dernier mot.

Loin de là, elle n'a pas encore fait entendre sa voix ni prononcé la première parole de son poème : au seuil d'une vie nouvelle, elle est pleine d'un poème nouveau ; et ce qu'elle doit dire au monde moderne, demain sans doute, elle le dira. Le Moloch des Barbares damne tous les peuples et les voue à la perdition. Le Dieu de la France les appelle tous à la vie et à la bonne gloire.

La grande Espagne a été et n'est plus. Une grande Espagne est à venir. Non, la balance du commerce, le nombre des soldats, ni même celui des porcs, ne font pas la grandeur. Il suffît d'un homme et d'un esprit. La grandeur n'est pas des voies ferrées, de la fonte, du bétail, ni de l'or à la banque : la grandeur est de l'homme. Dix ans d'Athènes, ce canton, valent toutes les foules et tous les siècles de la Barbarie.

Cette magnifique table de feu et de sang entre l'Europe et l'Afrique, l'Espagne n'est ni l'Afrique ni J 'Europe. Elle est dressée, elle est offerte au ciel, entre les deux mers, pour un fécond sacrifice. Et je la vois comme un autel de splendeur,

un des hauts lieux qu'il y ait sur la terre.

Sur ce plateau, les moissons pousseront drues et fortes ; et les pions de la partie que l'homme joue contre la bête se dresseront

un jour, quand ils seront aussi le nombre. L'Espagne est pleine d'hommes qui feront des hommes.

Tout ce qui lève d'elle a la force du fer qui pèse à ses entrailles, et la clarté du métal solaire, qui est la lumière, l'or qui ne corrompt point et qui ne se vend pas. Elle est de blé et de vigne sur du métal. D'or et de gueules, jaune et rouge, c'est elle : du vin, du sang et du soleil.

Noble nation, haïe des sols et suspecte aux tièdes. L'Espagne, qui n'est pas le

Midi seulement et qui n'est pas du tout le Nord, semble dormir et ne plus être en Europe. Mais elle est en Occident par le génie, et le fut toujours. D'Àrras à Anvers, elle a fécondé les rivages et la terre plate. Les Barbares ruinent et détruisent tout ce qu'elle y a laissé de beauté. L'Espagne est dans la guerre, quoi quelle veuille ; et comme elle y est d'abord victime, elle est du bon côté.

Elle est le vrai midi de la France et son pôle d'ardeur, comme l'Italie en est le véritable Orient et le pôle classique.

L'Espagne reste la grande ressource catholique de l'Europe : je ne l'entends pas au sens de la religion, mais de l'esprit et des mœurs. Pour la foi et la

morale, depuis longtemps, il n'est plus de purs catholiques, sinon en France, seulement. Bientôt peut-être ils auront un fumet d'hérésie. Saint Bernard, aujourd'hui, n'écrirait pas impunément au pape Eugène.

L'Espagne a besoin de la France qui, seule, l'aime assez pour la comprendre et la comprend.

Elle est forte en génie; et chez elle, toute morale est un cas de l'honneur : il sourit de se résoudre en heureux sacrifice. Il n'y a que la France pour sourire à ce sourire, et ne pas le trouver ridicule.

Ses pires erreurs sont belles : elles viennent de l'honneur. La cruauté d'Espagne, qui est le vice de cette chaude nation, comme le tranchant aigu est le revers de

l'épée et d'une si dure trempe, même la cruauté d'Espagne a une excuse : pure de tout intérêt, l'Espagne cruelle croyait défendre l'honneur de Dieu.

Une telle ardeur bondit et chante. Son sommeil même est de l'action, et sa lan-

Danse et mouvement, vitrail des couleurs, rythme perpétuel de la lumière et de l'ombre, le chant est partout en Espagne.

Avec la mélodie des Celtes, le chant populaire d'Espagne est le plus beau. Il n'en est pas de plus vit et de plus riche en Europe. La musique y doit atteindre quelque sommet que je pressens. Du reste,

on sait par Vittoria jusqu'où elle s'élève: Vittoria est inégal; mais où il a du génie, il l'emporte de loin sur Palestrina : Picr Luigi est froid près de cette brusque lave : j'entends sainte Thérèse chanter un répons de Vittoria.

Ce n'est point par hasard que la musique russe est hantée par les rythmes, les formes, la couleur et les souvenirs de l'Espagne. Comme l'Europe que nous voulons faire, et dont la France est l'âme, doit être le cœur du genre humain pour tous les temps, la Russie va nous rendre la Perse et l'Asie légendaires. L'Espagne

nous rendra les Arabes et tout ce qu'il y a du désert conquis par l'amour de Dieu dans la fièvre des Sémites.

L'Espagne n'a plus qu'à vouloir, et à se

guérir de l'éloquence. La volonté expire dans le souffle oratoire. Elle n'a qu'à être vraie pour être belle, cette Espagne : la passion est toujours assez éloquente. La redondance est le mensonge du Midi, comme la fausse austérité est le mensonge du Nord : on fait grand état de leur silence, et ils n'ont rien à dire : chaque Lapon est un merveilleux poète; mais le phoque seul le sait, et l'huile de foie qui nourrit sa rêveuse lampe. Les Scythes ont bien droit de mépriser les fils de la lumière. L'Espagne a montré qu'elle pouvait atteindre le style dans tous les ordres. Musique et poésie, les chants d'amour en Andalousie sont une étonnante merveille. Les « soléas » sont pareilles à des vases persans soudain mués en baya-

dères et en argile amoureuse. Enfin, on peut tout attendre d'un peuple qui a donné Cervantes. Car Saavedra est bien l'Homère et le Dante de l'Espagne. Et si l'Espagne l'a formé de sa chair, Cervantes en retour a fait pour jamais les Espagnols

à son image.

Don Quichotte est le délire de la justice, parce que tout est délire dans un sentiment absolu. Le plus bel amour du monde est un délire pour l'instinct qui assure l'espèce et ne prétend pas plus.

Don Quichotte aime tant la justice qu'il est la mesure de tout droit. Un sentiment divin anime ce long sac d'os et de parchemin. Il est le dossier vivant des

pauvres, des offensés et des souffrants Or il ne plaide pas : il fond, l'épée haute, sur le mal triomphant, comme un archange : son père a nom Michel. La force méchante est le dragon.

Il est le justicier. Il sait le droit : il le dit. Et il le fait : il agit.

Il est le chevalier de toute cause que la force opprime. Il n'aime que la paix, qui est le royaume de la justice : il l'offre à tous, et ne l'a jamais.

Et lui, tout seul, armé d'une latte, coiffe d'un pot à barbe, monté sur une rosse, il sait qu'il est plus fort que toutes les puissances de la terre, que tous les sorciers de la violence, et tous les démons de l'enfer. o force des forces, ton nom est le grand cœur.

Dire le droit, ordinairement, n'est pas dire l'équité, mais la règle établie par la société des hommes. Cette règle est une compensation des intérêts; et l'intérêt commun en est l'étalon. Mais au delà de ce monde réglé, il va le royaume de Dieu. Jésus condamne les tribunaux, parce que la charité divine n'a point de pacte avec toutes les infirmités de la justice entre les hommes : infirmités lugubres et parfois si insolemment vilaines qu'elles font à la justice la figure d'une morte.

Au total, l'histoire du droit n'est pas l'histoire du juste, mais le progrès douloureux de la justice à l'équité, de l'homme égoïste à l'homme qui l'est moins, enfin de la bête à l'homme.

Don Quichotte est le chevalier de la

sainte équité, qui est la charité parfaite : mais la charité fondée sur la raison.

Voyez comme il peine, et toujours avec tant de bonne grâce et de douceur. Le Chevalier de la Triste Figure est l'ombre bouffonne de Dieu dans l'homme. Il est l'homme de douleur qui fait rire. Par le rire, souvent, les méchants sont désarmés.

On le joue, on le berne, on le bafoue. On l'assomme. Et on l'aime. On le vénère. Il est très sage, et on le croit candide. On le traite de fou, et l'on s'étonne de sa raison. Peu s'en faut qu'on ne le prie et qu'on ne l'adore. Il n'y a qu'un forçat ou un docteur en théologie pour lui faire la leçon.

Don Quichotte mène notre bataille.

C'est lui qui se jette sui les moulins de la science et de la barbarie, pour délivrer la Belgique torturée et la Serbie traînée par les cheveux, deux nobles sœurs au supplice. C'est lui qui défie tous les géants, et le pire de tous, Teutobochus, le roi de la mort boche. La France l'aime et ne doute pas de lui. Ils ont les mêmes dieux et la même horreur du méchant :

le démon est le mal qui se donne raison.

Us sont libres, elle et lui, comme jamais mortels ne le furent. On ne vante pas, aussi belle qu'elle est, la folie de liberté qui anime Don Quichotte. Il brise toutes les chaînes ; et il pardonne aux coquins même, s'il les trouve enchaînés. L'être le plus noble est le plus libre, et le plus épris de liberté.

Votre nom est liberté, princesse Dulcinée, vous que les valets voient sous la forme d'une mégère et d'une sale rustaude, voire d'une servante à soigner les porcs dans une étable et à récurer des plats. Mais pour vos vrais amants, fussiezvous masquée en

maritorne, vous êtes la plus pure, la plus belle, l'immortelle fiancée du cœur noble.

Toboso est en France, aujourd'hui. C'est le pays entre Dunkerque et Mulhouse.

Certes, Don Quichotte chevauche par là.

« Me voici. Vous voyez bien, dit-il, que l'Espagne est avec vous. »

SAINT RIRE

Soldat, héros ; blessé dans la bataille, manchot ; infirme dès la jeunesse ; souvent malade, toujours dans la gène; d'une forte trempe pourtant, et la fibre puissante ; beaucoup frappé, peu secouru ; captif à Alger, esclave à Tunis, la chaîne aux pieds et la corde au cou, comme dans les contes antiques ; pauvre partout, peu payé, peu goûté, confondu dans la commune élite, sauf à la porte du tombeau ;

chargé de famille, et la famille est sotte : Cervantes a vécu, tirant son faix sur un chemin montant et pierreux, l'épée de la fortune dans les reins, et l'aiguillon de la peine dans la nuque. Il ne se plaint pas, même quand il se met en colère. Il a du monde la même idée que Don Quichotte : il le sait mauvais, méchant, violent, dérisoire, grossier, brutal, inique et sans pitié: et il le croit bon ou pouvant l'être; capable de douceur et de respect ; fait pour la beauté, la charité et la justice. On est pessimiste de fait et optimiste d'intention.

Vénérable confiance, sublime optimisme

du grand cœur: il est le triomphe de la

bonne volonté. Certes, la raison n'y est

pour rien. Le monde est beau et bon:

il l'est, parce qu'il le doit être. La beauté est réelle, si elle est dans mes yeux. La bonté de l'homme n'est pas une fable : parce que, bonté et beauté, l'homme a charge de toutes deux, et qu'il les crée à la mesure de sa brave volonté.

Ainsi, la seconde partie de Don Quichotte est plus belle que l'autre. La création a conquis le créateur. L'artiste est forcé d'aimer son œuvre : elle le gagne. Il a peut-être commencé par en rire : à présent, il y croit. Il caresse en secret son héros, après l'avoir berné.

On n'a point discerné le saint en Don Quichotte.

Le héros comique est un prodige d'énorme sainteté. Les païens, rien ne les fait

rire comme la sainteté : ils s'en moquent à crever. La chevalerie de la France fait la risée de tous les goujats allemands.

Le plus saint des saints a bien lieu de se nommer lui-même le jongleur de Dieu. On le prend pour bouffon, en attendant qu'on le prenne pour patron. Les pères lui lancent des sous, les mères des trognons de choux : les fils l'adorent. Tous dupes également, en sens divers.

Tout va bien de la sorte : l'équilibre se fait.

La grande œuvre d'art parle toujours

de l'artiste, et le révèle. On fait ce qu'on

est, et rien de plus. La feinte est le propre

de ceux qui ne sont point. Ce n'est pas

la vie dans la rue, les aventures grandes ou petites, toute la friperie de l'homme qui compte : mais son fond le plus pur, le vrai du vrai, la forme éternelle qui vient au jour dans l'œuvre : et du même coup, la forme en lui de l'univers et delà vie. On pourrait dire, l'image qu'il rend de Dieu. Car la pensée est un miroir.

Chaque artiste est un miroir de Dieu.

Spinosa y consent.

Corneille fait figure d'avocat à Rouen, bourgeois sévère, grave à quarante ans, pieux, dévot, un peu jésuite; effacé, besogneux, et même il quémande; sujet des plus soumis et craintif près des grands. Or ce robin timide est un dictateur, un empereur de Rome, un Octave, un Camille , un appétit de puissance effréné : s'il de-

mande si mal et si lourdement, c'est qu'il est né pour régir un empire.

Dans Cervantes et Don Quichotte, il y a un saint Martin et un saint Georges. En quoi Cervantes est si fort au-dessus de l'Arioste. Cervantes et Rabelais ont une puissance égale. Cervantes tient plus au monde chrétien ; Rabelais au monde antique : Cervantes au passé, Rabelais à l'avenir. Je ne regarde ici qu'aux idées. Pour le sentiment, Don Quichotte est de tous les temps, et il n'a pas fini d'en faire la conquête. Il précède les hommes et les siècles de bien loin. Sous nos yeux, l'Espagne a trop de peine à le

suivre. L'égalité dans la noblesse, la liberté dans le beau service, et l'amitié chrétienne, tel est Don Quichotte. Telle est l'âme de la

France : la charité de la justice. Tel est ce peuple, si beau à vivre et à mourir, chevalier de toute chevalerie.

Cervantes n'est Castillan que d'occasion. Andalou par sa mère, sa famille tire origine de la Galice. 11 a donc du Celte, lui aussi.

AU DELA

Souvent, dans Cervantes, la vie va fort au delà de l'œuvre : signe d'une immortelle excellence.

Ce que Cervantes dit pour se moquer, peut-être, prend un tout autre sens ; et au lieu que Don Quichotte soit ridicule, il est sage, profond et vénérable. Ce trait est propre aux grands comiques, à Rabelais, à Molière, à Go^ol et aux chefs-d'œuvre russes.

« Imbécile, s'écrie Don Quichotte, les

chevaliers errants n'ont pas à vérifier si les malheureux, les opprimés et les captifs, qu'ils rencontrent par les chemins, sont traités de la sorte pour leurs péchés ou leurs bonnes actions : les chevaliers volent au secours des malheureux, eu égard à leurs peines et non à leurs méfaits. Quant à moi, si je rencontre une chaîne de gens enfilés comme les grains d'un rosaire, dans la misère et la douleur, je fais pour eux ce que ma religion me commande; et peu m'importe le reste. » Il ne se croit au monde que pour châtier l'insolence des violents, la cruauté de l'orgueil et les abus de la force.

Il n'est pas rebelle à la Cité. C'est la Cité qui n'est pas encore sociale, ni conforme à la charité. Le théologien qui

blâme Don Quichotte et le nasarde, sent trop le Saint Office : il est enfoncé jusqu'aux narines dans la boue de 1550 et des bûchers : sa niaiserie est infinie comme le contentement de sa grossière certitude. Don Quichotte, lui, en dépit de Cervantes même, n'est pas plus de 1550 que de 3720 : il est du jour et de la veille : en quelque temps que ce soit, il est humain.

Sa charmante bonhomie, l'aide à toujours vivre et penser en noblesse. La bonhomie est alors l'habit de dessous : le chevalier lui-même quitte parfois l'armure.

Après une querelle, une vaine dispute ou quelque pique d'amour- propre, Don

Quichotte, supérieur à son droit même, conclut la paix avec qui l'offense : « A l'avenir, dit-ii, vivons un peu plus dans Tordre. » Que ce mot est riche, et plein de sens : Don Quichotte entend par là qu'on lui doit le respect.

« Je te pardonne, va; mais toi aussi, pardonne-moi le déplaisir que je t'ai fait : les premiers mouvements de l'humeur ne sont pas dans la main de l'homme. »

Bonhomie n'est pas du tout familiarité.

Elle est une sorte de simplicité amicale, à double racine d'indulgence pour les autres et d'abandon à leur humeur. On leur fait confiance en raison de la parfaite loyauté : celle qu'on a, non pas celle qu'ils ont. Sans beaucoup de facilité au pardon, la vertu n'est pas supérieure :

sicut et nos dimittitnus. Cette douceur dans une âme puissante va bien au delà de toute magnanimité. « Tu n'es pas bon chrétien : jamais tu n'oublies une injure, » dit Don Quichotte. On pardonne sept cents fois et on n'oublie pas une. Et il arrive qu'on n'oublie pas d'avoir oublié.

Don Quichotte ne laisse pas de rompre en visière aux opinions communes, et il bâille aux proverbes. Il est aussi franc de préjugé qu'un grand noble d'Occident doit toujours l'être. Le hobereau seul est engainé dans la vanité de tout ce qui le touche; et seul le petit bourgeois est aux genoux du hobereau.

Don Quichotte ne fraie volontiers qu'avec les empereurs, les rois malheureux qui sont deux fois rois, les Prêtres Jean de Trébizonde et les merveilleuses princesses. De prédilection il aime la noblesse souveraine, les ducs et pairs de la Table Ronde. Et les saints, à ses yeux, sont les pairs du Charlemagne céleste.

Mais, à tout propos, il fait sentir que la noblesse, pour lui, est moins un héritage qu'une conquête. Raisonnant sur la suprême qualité de ceux qui font les grands princes et les grandes maisons, contrairement à ceux qui en sortent et les défont, « les uns ont été et ne sont plus, dit-il; et les autres sont ce qu'ils n'étaient d'abord pas. » Tant il a le cœur haut placé, « je ne jurerais pas, fait-il,

que je ne fusse d'une origine jadis fameuse, et qui aura pour contenter le roi mon beau-père, sans doute. Mais n'en fût-il rien, l'infante va m 'aimer d'un tel amour qu'elle me voudra pour époux et seigneur, quand je serais le fils d'un porteur d'eau. »

Quoi qu'il arrive donc, et quoi qu on lui fasse, Don Quichotte garde son rang: source inépuisable de comique. Le même héros,

s'il est indulgent et s'il se plie aux misères de la vie, s'il peut passer sur les outrage?, c'est la comédie; et la tragédie, s'il résiste. Bien mieux : résister ne suihl pas, ni même la passion qu'on ne craint pas d'y mettre : il faut encore être soimême en ne pensant qu'à soi. Et quoi qu'il en coûte aux Grecs, au Danemark

ou à l'univers entier : Achille est à ce prix, Hamlet ou Polyeucte. Le* héros tragique est un égoïste :

Cervantes a toutes les sortes de comique. Quand Sancho fait du vent, « c'est sans doute du nouveau : les aventures ne commencent jamais pour si peu, » Cervantes répond à Rabelais, mais comme à Tri boulet l'astrologue de la reine :

« Qu'entends-je? dit brusquement Don Quichotte; quel est ce bruit? » Même là, il est toujours digne et de bonne compagnie. On rit de tout cœur avec lui, à la vérité : on ne rit pas de lui. Le rire dilate l'homme et le disperse : il ne l'ennoblit pas. Le rire frais des jeunes fdles, le rire doré des jeunes amants est une chanson. Et la musique, si elle est belle, est tou-

jours un peu triste. Don Quichotte est le seul héros en qui le rire fleurit la dignité. Et plus on rit de lui, plus on le respecte. Une exquise pudeur, une exquise modestie. Il a le chaste orgueil. Il se donne tort, quand il faut. Mais il mourra, si on lui fait tort d'un doute : il ne tolère pas l'injure à ses volontés généreuses. Il sait non pas ce qu'il vaut, mais ce que valent ses raisons de vivre.

11 est si pur enfin, qu'il ne prétend pas au succès. Il croit à sa mission, mais non à sa victoire. Autant il est sur qu'elle est la plus belle et la plus sainte du monde, autant il a de pudeur à s'en promettre le triomphe. Il donne licence à Sancho de le quitter; car après tout, « en ces temps de calamités, j'ignore encore si la chevalerie peut réussir. » Les Machiavels de village le méprisent.

Pour détester Don Quichotte, pour le

frapper au cœur, pour lui aveugler l'âme en lui ouvrant les yeux, pour le guérir enfin de son humanité, pour l'insulter grossièrement en ce monde et le perdre dans l'autre, il n'y a que les politiques et les théologiens.

Que sont d'ailleurs les politiques, sinon les docteurs dans la théologie des lieux bas et de la méchanceté humaine? Moins le politique est généreux, plus il se croit politique. La dialectique de l'intérêt se prend pour une sagesse supérieure : elle méconnaît seulement ce que l'autre ne veut pas cesser de connaître. Le premiervenu, s'il fait le Machiavel, le tyran, l'infaillible, il se tient un César et on lui donne du Richelieu. Je ne me moque même plus de ces gens- là, tant je les

méprise. Dans un monde gouverné par l'esprit, Bismarck serait en cellule :

et pour dire la messe de son culte, en guise d'aube sur le dos et de chasuble, il aurait la camisole de force. Mais où mettra- t-on ses petits singes, quibismarquisent dans les journaux? Et quel savant de bon sens s'occupera d'agencer une machine à leur tirer éternellement les oreilles?

Cervantes est l'un des rares héros qui nous consolent de l'humanité, à mesure qu'ils la créent en nous. Ils nous délivrent par le rire. Le poète fait alors la révélation au monde pensant de la plus haute vérité, par où la sérénité humaine

participe enfin à l'ironie divine. L'ironie est la seule forme de la négation clans la divinité. Souvent, la puissance qui s'amuse à créer la nature, et à la laisser jouer entre ses doigts, semble à ma tendre tristesse un dieu chinois : plus la poupée souffre, plus elle grimace; et plus elle grimace, plus il rit.

Mais l'ironie divine ne saurait être si cruelle. Le dieu est impassible, s'il n'est pas bon. Ou bien sa suprême bonté se confond dans l'apparente impassibilité de la justice; ou bien, au contraire, sa toute sérénité semble de l'indifférence aux pauvres éphémères.

Plus proche il est aux objets, plus l'esprit s'en moque. Mais après avoir ri de la réalité, une grande âme l'élève à soi.

Elle exalte toutes les folies qu'elle pourrait bafouer. Elle leur prête sa propre noblesse ; elle ne se connaît d'excellence que pour la partager. Cervantes a toute l'ironie qu'il défend à Don Quichotte, mais que le bon Chevalier parfois laisse percer. Il faut que Don Quichotte tienne ferme en selle sur Rossinante. Son destin est d'être si noble, qu'il ennoblit toute l'espèce, et si pur qu'il la purifie même de la mauvaise gaîté, celle des tyrans. 11 n'a contre lui que les Machiavels à un sou : les politiques seuls ne peuvent pas être sauvés : ils mentent toujours, et même par vertu : car ils ont fait une vertu suprême de l'intérêt. Je ne croirai qu'au politique qui est absent de son système.

L1BRK

« Il n'est si parfait bonheur sur la terre, que de recouvrer la liberté perdue ».

« C'est, à mon gré, une dure violence de vouloir rendre esclaves des gens, que Dieu et la nature ont créés libres. Seigneurs de la police, ces malheureux n'ont pas commis de crime contre vous : que chacun porte son péché. Il y a un Dieu au ciel pour accomplir la justice, il ne sied pas à des hommes de se faire les bourreaux d'autruî ». Voila le pur senli-

ment du peuple en Bretagne et en Russie : ce que personne ne comprend en Allemagne, pas même les prêtres de l'Évangile, la Germania sicni et in inferno nulla est redemptio. Pourquoi? Ils ont toujours un texte. Le diable est docteur ; le diable est archiviste. Le plus petit diable à tout faire est chancelier.

Dans le captif, il finit par y avoir deux hommes : le criminel, que Ton punit et condamne à bon droit, sans doute, mais dans le passé, comme si on ne le voyait pas ; et l'homme qu'on voit, le prisonnier à qui violence est faite, le souffrant que l'on plaint, fût-il forçat. Cervantes reste en deçà de Don Quichotte.

La liberté de Don Quichotte est sans bornes. Rabelais et Montaigne seuls, en

ce lemps-là, sont libres comme lui. Je ne dis rien de Shakespeare, le souverain : son àme est libre comme le destin : elle est confidente de toute volonté et de toute passion. À la fin, Ariel et Prospéro, elle se donne congé dans 1 elher et dans le sourire de la prairie, rosée du tombeau. Don Quichotte a la fureur de la liberté. La scène où il rompt le ban des galériens esc unique dans l'art, avant Stendhal. Un souffle de raillerie court dans tout le récit; et l'ironie en est destructive, si Ton s'y prèle. Les forçais se justifient

de telle sorte en dépit d'énormes crimes, qu'on est pour eux contre les gensdu roi. L'écolier souillé de tous les stupres parle de ses aclions avec la simplicité et le calme d'un héros antique. Ginès de Pasamonte,

le coquin, est beaucoup plus libre de soi qu'un duc allemand, régnant ou non.

Quel Barbare se dépèlre jamais de ses liens à soi-même? La violence et l'orgueil sont de ces tenons qui ajustent l'homme aux mortaises de la bête.

Nos maîtres sots en politique pour qui tout est anarchie qui n'est pas Tordre à leur façon, n'auront pas de peine à trouver dans Don Quichotte un rebelle. Ils auront toujours la ressource de le traiter en fou. Mais qui se moque de Don Quichotte, Don Quichotte le bafoue.

Don Quichotte règle sa liberté luimême : qui est la seule façon, à la fois, d'avoir un bel ordre et d'être libre. Il ne se donne qu'une entrave, et on ne le voit que trop, aux derniers jours de sa vie :

c'est l'absurde religion du Saint Office. Il se renie. Il efface toute son œuvre. Il ne faut jamais lire les dernières pages de Don Quichotte : elles ne sont ni de lui, ni de Cervantes, j'espère ; mais de son confesseur qui l'aura forcé, mourant, à les écrire. Mais silence. L'heure de la mort est hantée d'étranges accidents. Tel n'est déjà plus, et l'on croit qu'il se déjuge. Don Quichotte ne saurait tomber de ce haut rang, pour être un gibier aux crocs d'un curé sans âme, d'une stupide duègne et d'une nièce nigaude. Don Quichotte ne peut être avili : voilà ce qui s'appelle tenir son rang.

PEUPLE SANCHO

Quoi que lui dise son maître, Sancho d'abord le croit. C'est qu'il l'aime ; il l'a choisi. Et il le croit sans le croire ; contre la raison, contre l'évidence, à ses dépens, malgré soi. Don Quichotte n'est pas seulement l'amour de Sancho : il est sa foi . «Je n'en doute pas» fait- il au moment où il doute le plus, sous le fouet de l'événement, sous une grêle de coups.

Ainsi l'idéal peut être l'intérêt suprême.

Peuple Sancho, il faut qu'on te bâtonnc pour t'empêcher de courir les aventures et de recevoir frottée sur frotlée : tu cherches les coups, y refusant d'abord ton échine plus que personne : mais tu y cours : il suffît que ce soit pour le bien et pour une idée noble, qu'à peine tu semblés soupçonner. o peuple Sancho, bon serviteur de l'Espérance.

Tu grondes, tu te fâches et tu pleures. Les côtes enfoncées, les reins en compote, tu ne sais plus où te fourrer pour dormir. Si tu n'avais les membres si solides et les dents à trois racines, il ne te resterait plus que des chicots dans la bouche ; tu serais cul-de-jatte et manchot depuis longtemps. Mais la vie n'est pas attachée moins vigoureusement à ta carcasse, mon

fils, que la foi à ton âme. Et tu ne quittes pas la tranchée, bon Sancho.

Ya toujours ! Tu ne veux pas rester à l'ombre, dans les cottes de ta femme.

Où ne te mène-t-on pas avec ton âne gris ? Un picotin lui fait oublier cent baisers d'étrivières. Et toi, tu noies dans le pinard

d'un beau dimanche cent jours de jeûne et de rancune, où tu as bien maigri. Quand tu manges et bois ton saoul, le roi n'est pas ton cousin: il est ton frère. D'ailleurs, le grison et toi avez tous deux la ruade.

Tu es fort, tu es patient. Tu es sage. Tu es rustique comme un âne du Poitou. Tu es terre et chardon, blé plein et vin de côte. Et tu n'as pas moins d'esprit. que

ta monture. Tu as son œil, et cet œil est si beau que Junon te l'envie.

Plus tu grognes, plus tu es prêt au service.

Tu tires tout fardeau, et tu portes tout bât. Tu trames sur ton dos les pierres éternelles, qui servent à dresser Notre- Dame de Chartres sous le ciel. Sois béni.

C'est assez pour toi que tu suives le maître de l'œuvre, ton fou de Don Quichotte. Il est la pensée de la gloire que tu n'oses pas nourrir pour ton propre compte. Il est la sainteté de l'honneur que tu sers. Et servir ainsi, c'est être ce qu'on sert. Ils n'ont pas de Sancho en barbarie, ni de Don Quichotte, ni de Chartres.

Tu ne diffères de ton héros que par — G4 —

l'humeur. Quelquefois le grison a l'avantage sur Rossinante, la chimère. Maivous vous reposez, la tôle de l'un sur le garrot de l'autre.

Don Quichotte et toi, vous êtes encore Marthe et Marie. Or, que ferait Marie sans toi, brave homme?

La bonté du monde est faite de vous deux. L'un fait face à la vie avec une figure si grave et si longue, qu'on est tout surpris de

le voir rire. Et l'autre pleure, quand il faut, avec ces bonnes joues qu'enfle une risée éternelle. Celui-ci est largement assis, même quand il chevauche ; et celui-là est à cheval, même dans son lit.

Vous faites croire tous les deux à l'ex- — 6S —

cellence de la vie et de l'homme, L'un paysan, l'autre chevalier; l'un farci de proverbes, l'autre tout embaumé délivres et de poèmes ; Sancho. bien au fait de la terre ; et Don Quichotte, qui vole au-dessus du sol, comme le feu ailé de l'esprit.

Mais grâce à vous deux, l'un qui sème l'idéal et l'autre qui le reçoit dans le sillon, le ciel n'est point en vain l'hôte attendu et l'époux divin qui visite la terre.

« Qu'il reste vil, celui qui se tient vil!» Parole sublime, l'une des plus grandes qui aient été dites, et des plus selon mon cœur. Jamais volonté plus pure ne s'est peinte d'un trait plus fort. C'est ici la devise des princes et du plus haut, plus prince que Montmorency, plus haut que Charlemagne, plus haut qu'Arthus et les

douze pair> : c'est la devise d'un homme libre.

Et peuple Sancho lance un digne répons à l'antienne : « Amen, dit-il. Je suis un vieux chrétien : n'est-ce pas assez pour faire un comte? » Il ne bouffonne pas. Nous rions de la panse et non pas de l'idée. Oui, ce peuple-là vaut bien les marquis et les rois.

VISITE A DULCINEE

Nul n'a vu Dulcinée, pas même Don Quichotte. Nul ne sait qui elle est. Or, parlant d'elle, pour qu'on lui rende hommage, Don Quichotte s'étonne et il dit : « Se peut-il, en vérité, que le nom d'une si grande princesse ne soit pas venu jusqu'à vous? » Il a

créé sa chimère; elle le crée en retour. Faite de lui, elle le porte où il veut aller; elle le ravit. Cette histoire est celle d'un grand cœur, et celle aussi de l'esprit.

Il est un saint chapitre, où Sancho raconte sa visite à Dulcinée (1). Plus Sancho accable l'idéal sous la réalité, plus Don Quichotte le sauve de la vulgarité commune et le transfigure en ce qu'il veut qu'il soit. Avec un rire inimitable, une gai lé digne de Molière ou d'Aristophane, c'est ici la confrontation du rêve et de la vie, de la création et de l'objet, aussi belle, aussi émouvante que toutes celles de Shakspeare. Et Don Quichotte étant homme, et si viril, nous touche plus, et va plus loin dans la mélancolie du rire, que la délicieuse fée, Titania, caressant Bottom.

D'ailleurs, pour que rien n'y manque, la fin du chapitre recèle une amande

(1) Première Partie, chapitre XXXI.

d'ironie incomparable, avec son noyau de joyeuse amertume. Et s'il a tant de goût, c'est qu'il est riche en acide prussique.

Chevauchant dans son rêve de Dulcinée, déesse de beauté, dame de perfection et de tout délice, Don Quichotte retrouve certain rustre, qu'il a délivré naguère, comme un maître bourreau le déchirait du poing et du fouet. Il a cru rendre libre ce valet. Mais le vilain a payé la liberté d'un instant par toute sorte de maux, cent fois plus cruels que son esclavage. « Votre Grâce en est la cause, » dit-il à Don Quichotte, dès qu'il le revoit. « Que ne passiez-vous votre chemin? Une autre fois ne me secourez plus, et laissez-moi dans la peine. La pire infortune pour les gens est celle qui

leur vient de votre secours. Que Dieu vous maudisse donc, vous et tous ceux de votre espèce ! » Telle est bien la conclusion du siècle et de Tordre commun.

Que l'idéal passe son chemin. Qu'il ait bien soin de ne pas mettre pied à terre, ne fut-ce que par pitié des piétons. Ni le pavé, ni les talus, ni l'ornière ne se soucient de sa visite.

Cependant, quelle gloire pour le temps où nous sommes, toute la France s'est mise à cheval et chemine aux côtés de Don Quichotte. Les hommes se sont rangés à la vie héroïque, ceux mêmes qui y pensaient le moins. L'ornière n'est plus le lieu sûr, ni le pavé, ni la boue du chemin. Une telle vertu se paie en trésors de larmes et de sang.

gukriu:

La guerre est pour Cervantes ce qifeile est pour la France. Il parle pour nous avec tant de noblesse et une grâce si haute, qu'on le cherche dans les tranchées. L'œuvre des armes est d'établir la bonne paix, uniquemenl. De là, le droit et la sainteté des armes. La paix est le plus grand des biens et le plus légitime. « Je dis donc que la paix est la véritable fin de la guerre. »

Et il aime profondément les soldai-.

qui souffrent tant de maux, pour recueillir si peu de biens.

Il déteste les guerres menées par la science, et où l'engin prime l'homme. On ne lui fera pas admirer toules ces inventions du diable, la balle et l'arquebuse, par quoi, un lâche, un couard, un infâme peut ôter la vie à un malheureux chevalier, sans même qu'il s'en doute.

Heureux, cent fois heureux, les siècles qui n'ont pas connu les machines à feu, l'artillerie légère ni la lourde! « Et certes, si je pense à ces conditions de la guerre, je voudrais me repentir de ma profession : je serais tenté de me reprocher la vocation de chevalier, puisqu'il m'a fallu l'exercer dans le siècle où nous sommes, et parmi des ennemis détestables. Car,

Seigneur, encore bien que je sois sans peur, et que nul danger ne m'épouvante. je ne suis pas sans souci à l'idée qu'une machine, la poudre et le plomb ou je ne sais quoi peut à tout moment me ravir les moyens de me rendre fameux, et de vaincre les méchanls. »

Les Barbares et les Turcs se servent le plus de machines. « Ne te fie à pas un : les Barbares sont tous trompeurs. »

BEAUTE

Cervantes, grand artiste dans le stylo, ne semble pas l'être dans le reste de la vie. Il se soucie d'art moins que d'action. Artiste, il Test pourtant, et Don Qoi- €hotteaussi,plusqu'ilne pense. Tous deux donnent à la beauté un prix infini. Ils y tendent sans cesse. Elle est toujours présente à leur esprit. Souvent ils invoquent en elle la raison et la cause suprême. Il le faut bien. La passion delajusticeestun sentiment exalté de Tordre. La passion de

la beauté lest aussi. La raison et la sensibilité s'accordent à chercher l'harmonie, et ne Ja conçoivent que dans Tordre. Du reste, il y a bien des ordres, du plus sec et du plus strict au plus généreux et au plus riche.

L'amour du juste est un des rythmes de la passion dans l'artiste. Même s'il se trompe sur les moyens et sur l'objet, l'élan qui le porte à la justice est infaillible. Cette ardeur vient de si loin qu'il en a la pudeur et qu'il se plaît à la cachei'.

Il m'a toujours semblé que dans l'artiste, quelle que soit la fureur du sens propre, l'ordre doit se faire à la fin, et il se l'ait. A une condition : que l'artiste soit capable de produire un chef-d'œuvre.

Un véritable artiste rétablit par son œuvre tout ce qu'il a détruit.

Les politiques sans justice n'ont pas la bonne idée de l'ordre : quand ils le veulent faire, les tyrans sont les mauvais architectes de Pascal, qui font de fausses fenêtres et des façades pour la symétrie : il y a du tyran dans tous ces gens de parti. L'ordre de la vie a des raisons plus profondes, plus variées et plus sensibles.

Don Quichotte a le culte de la beauté. Il la loue, il lâchante. Il a l'accent d'un prêtre pour la nommer : « La beauté a toute puissance. Devant elle, les châteaux doivent s'ouvrir, se fendre les rochers; et

pour lui faire accueil, c'est bien le moins que les montagnes s'aplanissent. » À la bonne heure.

L'ayant si pur de l'amour, il doit avoir un sens délicat de la fleur, et de l'éphémère : car l'amour est ce qui veut durer éternellement, que toute la nature outrage et désespère à force d'attentats. Il a donc pitié de la beauté périssable. Je n'en veux d'autre preuve que ce triste et doux verset : « La plupart des femmes, leur beauté est journalière : un rien l'altère, un rien l'accroît. Les

passions de l'âme l'élèvent ou l'abaissent; et plus souvent encore »Hes en font la ruine. »

Cervantes ne publie Don Quichotte qu'à soixante ans. Jusque-là, sa vie d'artiste

est manquée. L'art est le pis aller de l'action, tant que l'artiste n'a pas accompli un chef-d'œuvre. Dans le chef-d'œuvre, il agit en héros : il a la plénitude. De son côté, le héros au sommet de l'action tient le poème de sa vie : il la possède en grand poète : il est tel qu'il s'imagine .

Un soldat qui meurt héroïquement rend l'âme avec génie.

C'est avec toute sorte de douleurs, et parfois même avec une peine intolérable, que se forme l'œuvre de beauté. Le culte de la beauté n'est pas une religion tranquille.

HOTELLERIE

Pour être soldat, il faut être noble.

Ils ne sont pas soldats, ceux qui usent de cruauté et de violence.

Je ne ferai point de commentaire à la farce sinistre de l'hôtellerie. Que les Espagnols mettent les noms où il faut : tant pis pour eux s'ils s'y trompent. Don Quichotte ne s'y tromperait pas.

Terrible hôtellerie, lieu de toutes les galimafrées et de toutes soties. Terrible, en dépit du bâton, des hihans et de la

berne. Le dieu de la machine finit la tragédie par un guignol. Mais le dénouement ne change rien à l'affaire : que ce soit la mort ou un mariage, c'est toujours un lit.

Quel nom lui donner, à cette hôtellerie? quelle enseigne? La vie? Le monde? ou seulement l'Europe? Europe est aujourd'hui l'écusson du logis. Le nœud du drame est dans cet honnête bordeau. Mais qui veut y prendre garde, une terrible farce sert de nœud à tous les drames.

Les dieux le savent bien.

Prince du cœur et de la bonne volonté, Don Quichotte veut à toute force que l'hôtellerie soit un château magique, un palais d'amour pour les plus nobles dames, un temple de beauté. Seuls, les

héros de toute vaillance, les plus doux et les plus généreux amants du monde s'y doivent rencontrer.

Les sales chambres pleines de poux ; les grabats, garennes de la vermine ; les cuisines, antres du trognon, clapiers d'ordures, d'huile rance et de reliefs aigris ; les couloirs empestés ; les lambris, dortoirs de la punaise et chapitre des rats ; les outres de vin en peau de bouc ; les chandelles puantes; les servantes plus puantes encore : et tous les fripons armés, familiers de l'hôte : Don Quichotte jure qu'ils sont tous ses cousins, ou princes comme lui, ou aveuglés pour le méconnaître ; tous gens de bien et d'honneur ; tous épris d'une vie pure et libre ; tous passionnés de hauts faits et de belle poésie.

Et le bon Peuple Sancho, sur ses talons, veut comme Don Quichotte que cette auberge soit succulente et de riant séjour, en at-

tendant la capitale de son île. C'est en vain qu'il la connaît pour ce qu'elle est, qu'il y a bu du gros bleu, et qu'il y fut étrillé de la nuque aux talons. Il en croit Don Quichotte et la voit de ses yeux.

Don Quichotte, pourtant, ne peut pas faire que l'hôtellerie, la nuit venue, ne soit pleine de bandits et de coquins, de rustres, de docteurs, de muletiers et de moralistes. C'est la maison de Tohu-Bohu. Il s'y déchaîne un ouragan d'injures et de coups, une baron fe épouvantable. Les démons goguenards mènent le bacchanal :

une tempête de sévices et de méfaits, un — - 8G —

tremblement de terre, un linimonde. Les sots abondent dans l'auberge, et crient à l'unisson des violents. Les hobereaux y commandent, l'épée à la main, d'une importance atroce, têtes de fer, têtes de bois. Et la chiourme est en nombre.

L'hôte sournois héberge en foule les tirelaine et les gens d'armes : il est si pacifique! Le Seigneur Poing est le roi de l'hostellerie sinistre. Invisible et partout présent, il est l'hôte lui-même; il règne de la cave au pignon et il meut la girouette; il mène le branle, comptant vider toutes les poches au fort de la mêlée; et tous les passants lui sont complices.

Le pauvre Don Quichotte offre de monter la garde du château contre les méchants. Il ne rêve que belles cours — s: —

d'amour, assemblées courtoises, nobles devis de chevaliers. Il sait bien que l'attaque aura lieu, cette nuit : le géant Teutobochus, le vieux nécroman Joscf La Potence, Musiafa le Turc à la lèvre pendante, et Nez Rouge le Félon, te truand bulgare, brûlent de piller la maison ; ils en veulent aux trésors de beauté que défend Don Quichotte ; ils envient furieusement les œuvres de la

chevalerie, les misérables, et ils méprisent le chevalier. La convoitise du butin leur ronge les entrailles ; et ils ont Dieu avec eux, le Seigneur Poing.

Bataille. Ils tombent sur Don Quichotte. Gomme ils le frappent ! Comme ils se mettent tous à dauber le noble homme sans cuirasse ! et même il a les

mains liées, avant l'ait un vœu à l'amour et à la pitié du sacrifice. Comme ils abusent de sa candeur et de sa facilité ! Aux avares et aux mauvais, quel appât la bonté généreuse! Jusqu'à cette fille de chambre, qui joue à lui râper la main, qu'il lui a livrée en gage de tendresse et de fidélité. Allons, coquins, poussez dur! Tranchez ! Cognez ! Tuez- le, si vous pouvez. Faites venir votre artillerie et vos poisons, vos savants et vos prêtres. L'heure est bien choisie et la contrée déserte.

Mais rien ne désarçonne le héros au grand cœur. Mie» même ne le surprend .' Toute laideur, toute vilenie, toute défaite, et la pire, et la mort même ne sont pour lui que prestiges, tours de sorciers, enchantements de mâles influences, rages

perverses, fureurs d'un ennemi déioyaJ.

Le bon génie, qui toujours l'emporte, défera ce que les mauvais génies osent faire. Le plus cruel désastre n'est qu'un revers, un refard que la vaillance subit et qu'elle répare. A rendre enfin la douleur môme aimable, elle n'est après tout qu'une épreuve, et il la faut pâtir pour mériter d'être vainqueur.

« Ne vous ai-je pas dit, Seigneurs, que tout, dans ce château, se fait par enchantements, et qu'une légion de diables y a fixé sa demeure ? »

Ah ! beau château, non pas en Espagne, mais en France, celte fois. Noble manoir, séjour de la vie, pressé par les géants barbares, et qui ne peut être sauvé de la prise et du sac que par une inondation

de sang. Beau château, entre les trois mers, les montagnes, et le fleuve de notre peine, nous finirons bien par le purger des brigands et des archers, des muletiers et du saint oflicc ; mais d'abord, grâce au ciel, de l'hôte impudent.

Qui donc est Don Quichotte dans Tauberge d'Europe? Aux Espagnols d'y penser un peu et de répondre.

xm

STYLE

L'espagnol de Cervantes est la plus belle langue d'Espagne : tel est, du moins, l'avis de tous les Espagnols. Pour moi, qui ne sais pas assez la langue, je n'en décide pas; mais je m'en fais une idée supérieure à tout ce qu'on m'en dit. Je veux juger de ce style par le peu que je connais, et par tout ce que j'en devine. Parlant un jour à quelqu'un qui me faisait la lecture de Don Quichotte, et m'avait traduit mot à mot les chapitres de Dulcinée, j'admi-

rais le nerf de ce langage, la grandeur sonore, la finesse vive et la force des cadences; j'écoutais ce ton si hardi, si varié, toujours noble ; et partout, l'accent même de l'esprit. Je me pris à dire qu'entre autres vertus, le style de Cervantes a une force comique incomparable.

Ce n'est pas seulement la puissance de Molière, qui tient toujours à l'action et qui est l'expression des caractères : en sorte que le comique est le geste du personnage : il sort de la réplique et se multiplie par la repartie. La vertu comique de Cervantes est celle de Rabelais et celle de Flaubert : elle est du style plus que de la langue, et de la langue encore plus que de la pensée. Les mots dans Rabelais et l'ordre des mots dans Flaubert sont plus — • 94 —

bouffons que ce qu'ils expriment : Cervantes a le double don.

Sans parler de l'ironie ou de la farce, des sentimentshumainsni des idées tournés en ridicule, il est un comique de la parole : il lient au simple contact des mots, à leurs rapports, à leur succession, à leur figure; aux mines qu'ils se font; aux grimaces et aux tours qu'ils se jouent; à leur personne enfin et à leur vie commune.

Ce comique verbal est le torrent joyeux où Rabelais se plonge et nous entraine. Il est aussi la source, entre les quatre murs d'une prison sans porte, du rire sinistre qu'on entend tomber en pluie de sable dans Bouvard et Pécuchet. Un esprit, qui médite sur les œuvres comme sur des paysages, compare malgré soi le comique

de Flaubert à celui de Don Quichotte. Et de là il n'y a qu'un pas à Gogol et aux illustres bouffons russes.

L'affinité des Russes et des Espagnols est une des plus singulières parmi les rencontres humaines. Les Espagnols et les Russes sont entre eux comme les Arabes et les Persans. Là dessus, il y aura bien un critique encore pour me faire dire que l'Es-

pagnol est un Russe, et pour se moquer d'une opinion si ridicule. Il me la prête : je la lui rends : qu'il en rie : elle est à lui.

Différant en tant de points, ilestcurieux que ces deux peuples aient des allures

voisines et de communes vertus. En toute comparaison, et la plus juste est parfois la moins directe ou qui vient déplus loin, on ne regarde qu'aux ressemblances, et l'on néglige le reste. On ne comparerait jamais, s'il fallait une exacte similitude : elle serait d'ailleurs fade et sans intérêt, ne révélant pas de mystère: elle ne découvrirait rien.

En Espagne et en Russie, les quantités sont parfois égales ; mais elles ne sont pas de môme signe. Les juges grossiers ne voient pas les chiffres; ils s'arrêtent aux signes et s'en étonnent.

L'honneur de Dieu est dans les Espagnols ce que la charité est dans les Russes. Ils se rencontrent dans la folie de la croix. Les cyniques en Espagne se vantent d'être

sans charité, et sans honneur en Russie. Dans les Espagnols, la foi est plus formelle; et chez les Russes, plus intérieure. Elle est action en Espagne, et même politique; sentiment en Russie et fuite du siècle. Il arrive d'ailleurs que la tyrannie de la croix ait les mêmes effets dans les deux pays.

Ils ont en commun le trait direct, une vue ardente de la réalité, une sorte de vérité presque outrageante. La finesse du sentiment la corrige en Russie; et en Espagne, l'élégance de l'esprit, et la hauteur des mœurs nobles.

La poésie, le drame et le roman de l'Espagne nous jettent dans un monde qui ne resssemble à aucun autre: c'est la lune, c'est la

Chine, avec une rouge brusquerie,

ennemie de toute lenteur. La logique de ces passions nous paraît étrangère : la raison est latine: mais la façon de sentir a des ressorts inconnus à l'Occident; et parfois leurs idées ne s'associeut pas à la manière des nôtres : ils ont des coups imprévus et une détente qui n'est qu'à eux.

Avec tant de contrariétés qui sautent aux veux, je ne vois rien qui s'apparente aux Intermèdes espagnols, aux farceurs et aux bizarres d'Espagne, si ce n'est les merveilleux bouffons, les innocents, les hors rang et hors la loi de l'art russe. Il n'y a que Gogol, Stchédrine et Dostoïevski pour nous rendre les originaux de Rojas, de Quévédo, de Cervantes, et des autres. Il va de soi, mais il est admirable

que la France, ayant tant agi sur l'esprit de toutes deux, soit le lien moral entre l'Espagne et la Russie.

A la veille de sa mort, entre les deux parties de Don Quichotte, Cervantes a donné un recueil de Nouvelles. Il en est une, le Jaloux de VEstrémadure, où je crois trouver un miracle du style. On dirait une chronique italienne, si d'ailleurs le chroniqueur était un grand artiste, ,1e oe sais pas de plus vif éloge.

Le tour est d'une force souveraine : il a l'aisance et la noblesse d'un prince, partout chez soi, partout le premier, même s'il plie le genou. Telle est la puissance du style que le ton général, l'ordre et le choix des mots, le rythme de Ja phrase

donnent du drame une sensation beaucoup plus ardente, plus cruelle et plus complète que ne fait le récit. Cervantes a des scrupules. Il s'est mis des entraves, ou souffre qu'on les lui mette. 11

ne dit pas tout ce qu'il pourrait dire. Un vieillard qui meurt d'amour et de douleur, à cause de la trahison supposée de sa jeune femme, ce drame atroce de la jalousie est révélé par la beauté du style comme les visions du musicien par la symphonie :

les faits ne sont qu'un thème pour l'imagination. C'est la* touche de Vélasquès, large, infaillible ; les plus rares valeurs : un tel don de la lumière que les détails les plus crus tiennent l'accord d'une exquise harmonie : on ne saurait avoir le goût plus fin ni plus fort.

Et rien dans ce style n'est jamais vulgaire. Tous les mots sont nés, comme on dit des grands seigneurs. Les façons et les allures sentent le lieu le plus haut. Ces phrases ont une maîtresse liberté, un vol que rien n'alourdit, que rien n'essouffle. Dans un aigle allemand, il y a toujours un butor de bourgeois, qui a son poids de ventre et de petit tonneau. Le trait le plus humble, dans Cervantes, voire le plus grossier, est prompt comme la flèche : il est ailé aux talons, et môme au bas des reins. Il ne manque au rustre qu'un coup de pouce, non pas pour en faire une brute, mais pour le purger de sa brutalité. La cruauté leur est mille fois plus naturelle que la lourdeur et la sottise. Us seront méchants, cyniques, tigres plutôt qu'épais.

AVEC PASCAL

Comment il comprend l'amour et l'amitié, c'est la moitié de l'homme. Et dans la plupart beaucoup plus : car l'amour est leur

façon de vouloir, de vaincre, de servir l'instinct et de le nourrir; l'amitié, leur habitude du sentiment et parfois sa digestion.

Don Quichotte n'a pas d'ami : parce

qu'il en est trop digne, et qu'il n'est pas

facile de lui en faire un qui lui soit égal,

sans être un triste AchateJ un ennuyeux

séide. Puis, l'amour même est pour Don Quichotte une amitié parfaite, passionnée et pourtant idéale. Que ferait-il d'un ami, lui qui n'a seulement pas besoin d'une maîtresse pour être le modèle des amants? Si Don Quichotte avait un ami de son rang, le vrai pair de l'âme, la figure homologue et semblable, le complément, d'un homme et son contraire, Don Quichotte ne pourrait plus, lance baissée, courir sur les moulins à vent. 11 serait empêché de tenter les aventures. L'ami du généreux chevalier ne saurait être que Socrate à cheval, Minerve ellemême déguisée en Mentor ; et, j'y songe, tout cru, l'autre Michel, Montaigne. Je rêve là-dessus. A la vérité, si Montaigne donnait la réplique à Don Quichotte, avec

Sancho le chœur, un tel livre pourrait tenir lieu de tous les autres.

Dans un monde opposé, au fond d'une cellule, loin de l'action, Pascal fait penser à ce livre. L' 'Apolorjic est une terrible aventure. Il charge les moulins à vent de l'objection, sans prévoir les ailes où il va se briser, ni les châssis sans toiles qu'il traverse : demain, ils seront garnis et d'un tissu plus dur que le fer. Il est sûr de vaincre qu'il est déjà vaincu.

Pascal met la science au-dessous de lui, résolument. Il le pouvait encore.

Mais c'est elle qui l'entrave. Elle le retient. Il le sait et ne le dit pas. — 10:; —

Il ne doute pas. Il est dévoré d'inquiétude. Le doute de Pascal, pauvre idée de Pascal.

Son mal est de manquer la sainteté. Il ne désire passionnément, il n'aime, il ne vénère que la sainteté. La sainteté est la passion de ce grand passionné. Où que le destin l'ait fait naître, Pascal est né pour être prince. Dans la foi, le saint est le prince du sang.

A cause de son génie et d'un redoutable orgueil, il ne peut pas étouffer son esprit. La force de savoir l'emporte, dans Pascal, sur la force du sacrifice. Or la connaissance parfaite est au prix de l'immolation. Qu'il est dur de s'immoler, et de ne l'être pourtant pas. On peut tout abdiquer plus aisément que la puissance

de l'esprit. La volonté n'y suffit pas : la pensée reste entière : ce qui mesure sa puissance mesure sa liberté. On a beau s'abêtir : on n'en est pas plus bête.

Tout serait plus facile, si la terre ne tournait pas. Mais la terre tourne, et le pape et Josué avec elle.

Quel homme est-ce, ce Descaries? Ce Père La Pensée s'accommode trop bien de sa mathématique.

S'il a besoin de Dieu, son monde n'en a pas besoin. Pascal s'irrite de tout le mal que Descartes lui donne, sans l'éprouver. Pour Pascal, Descartes n'est peut-être pas sincère.

Si Pascal hait la science, ce n'est donc pas qu'il doute : c'est qu'elle l'arrête. La science est l'ennemie de Pascal : elle l'empêche d'être un saint.

La certitude est du cœur, je le crains. C'est faute d'esprit, qu'on est certain d'esprit.

Montaigne, jamais certain s'il n'examine, l'est fort sagement en conduite. Et Pascal n'a aucune certitude, sinon celle du cœur. Montaigne est bien plus stoïque. et Pascal plus nihiliste qu'on ne croit.

Près de ces deux là, Bossuet toujours sur, toujours fixe, sait, prouve, conclut et ne pense point. Comme Cicéron, il fait semblant de penser : il accepte toutes les pensées que l'ordre autorise, et il s'emploie magnifiquement à les imposer.

Bossuet est le plus romain des Français; Pascal Test le moins. On le voit surtout aux Provinciales : la morale est la raison du tempérament. On est pour ou contre

les Jésuites en vertu de l'humeur et du sang. La bataille des dogmes cesserait bientôt sans les théologiens. A Port-Royal, loin de croire qu'ils fussent hérétiques, ils niaient les propositions qui les faisaient condamner pour hérésie : mais ils niaient dans un esprit non romain. Pascal est un Breton de terre ferme.

L ALIBI DE PSYCHE

A cinquante ans passés, un homme trop plein d'amour n'est plus guère agence pour la vie amoureuse. Don Quichotte n'a-t-il pas

toujours cinquante ans ? Ni vieillard, ni jeune homme, il est fixé dans l'âge du poète tout à son œuvre. Avec heaucoup de sens, Cervantes n'a point voulu qu'il eût femme ni enfant à la maison. Il l'eût fallu tyran, pour en faire un héros ou un saint. C'est hien assez du ménage pour exercer la

sainteté. Don Quichotte et Sancho, leurs femmes, la gouvernante revêche et la sotte nièce, la famille est la matière même que dépouillent les deux héros : elle reste au logis, et ils s'en vont. Sancho est marié : près de sa femme, il est un pur esprit.

Ténus est-elle trop loin ou trop facile pour Don Quichotte ? C'est l'amour qu'il adore bien plutôt qu'une femme. Il lui faut un peu se forcer pour faire le jeune amant. « Je veux, Sancho, que tu me voies nu, et faire une douzaine de folies ou' deux.» Idée vraiment admirable : il se met à faire des folies, comme il le dit, en l'honneur de sa belle. Dévêtu, en chemise, il se lance en l'air, deux sauts, trois bonds, puis des cabrioles. Dans la culbute, il

montre de tels objets que Sancho effrayé tourne bride.

Il fait l'arbre droit, le doux Chevalier. Il marche sur la tête; il étale au soleil une nudité à faire rire les pies ; il exhibe sa chair secrète et la fait mordre de la bise. Il va prendre le mal de la mort. o le fol, ô le plus vrai des amoureux !

Maritorne elle-même ne dégoûte pas Don Quichotte de Dulcinée, quand elle en tient lieu, le démon des muletiers aidant, et qu'elle se glisse entre les draps du chevalier.

Parce qu'il veut qu'elle le soit, Maritorne est Dulcinée: il en est sur : il loi

en donne le nom et la forme. 11 la reconnaît. Dans l'âme de Don Quichotte, est-ce qu'il y a place pour Mari tome? Où trouverait-on l'amante d'un si parfait amant, sinon au rendez-vous de Psyché?

« Il la fit asseoir sur son lit. Sa chemise, en grosse toile à sac, lui sembla du tissu le plus fin et le plus délié. Il prit pour des perles les gros morceaux de verre qu'elle portait au bras. Ses cheveux, de vrais crins, furent à ses doigts des tresses d'or fluide comme l'or arabe ; et cette haleine, qui sentait à coup sûr la salade à l'ail mari née de la veille, fit à ses narines l'effet d'un parfum suave. Ni le toucher de ce corps épais, de cette peau au grain de poule plumée, ni l'odeur qui fouette, ni mille signes à faire vomir tout

autre qu'un muletier ne purent détromper Don Quichotte : il croyait tenir dans ses bras la dame de beauté ; et la pressant amoureusement, il lui murmurait à demi voix : « 0 noble et belle dame! »

0 prince des poètes, plutôt, prince des idéalistes! le plus vrai des amants, le plus digne d'aimer ; celui qui jamais ne prend ni ne possède, n'ayant plus rien à désirer ; que rien ne peut priver, que rien ne peut convaincre ; et qui tout à son rêve, n'a jamais eu moins de femme que celle qu'il tenait.

« Je m'imagine que tout est vrai comme je le dis, ni plus ni moins. Elle est telle que je la souhaite, tant pour le mérite que pour la beauté. Hélène n'en approche pas, et Lucrèce est loin de l'égaler.»

La fatalité de l'idéal est parfaite en Don Quichotte. Ce qui doit être a toute force sur ce qui est. Ce droit sublime n'est pas du tout

sur le temps à venir : il est sur l'essence. Le devoir est le devenir accompli.

La justice absolue et le bien ne sont pas une promesse, mais une conquête. Elles sont la réalité durable, et non le rêve.

Toutes les misères et toutes les vilenies, qui sont les occurrences réelles pour la foule des hommes, ne sont pour Don Quichotte que le délire et l'état de maladie. Parfois, Don Quichotte pense comme Socrate, un Socrate chrétien. Pour Socrate, il suffît que les hommes pensent bien. 11 suffît qu'ils veuillent bien, pour Don Quichotte.

11 transforme le monde à mesure qu'il le regarde. Il le refait, comme il y porte la main, et du même pas qu'il y marche.

On dira qu'il rêve le vrai ? Mais qu'estce que le vrai, pour la conscience, sinon ce qu'elle rêve de plus beau et de meilleur ? La conscience est à la mesure du cœur. Pascal a découvert cette loi de la connaissance, si naturelle aux poètes.

Amour enfin est la source de toute invention comme de tout sacrifice. Toute vertu vient de cet amour qui élève l'âme, qui la nourrit et qui l'épure. Ln tel amour ne réclame rien, et il donne tout. Bonté d'homme, force du cœur, grandeur — il" —

d'âme et de courage, tout le royaume de la beauté morale porte sur une pensée d'amour. Et que ce soit une opinion que l'esprit se forme de lui-même, que ce soit un jeu divin de l'imagination, Don Quichotte ne l'avoue pas tout à fait ; mais il le laisse entendre. S'il devait le confesser, il ornerait sa vie de ce prestige comme d'une parure suprême, plutôt qu'il n'en serait confus. Je le sens à certaine perfection de sa bonne grâce: rien ne le pénètre

moins que sa propre infortune : on dirait qu'il se sépare de ses chutes : ni au-dessus, ni au-dessous, il y semble étranger. Il a parfois un mystérieux sourire, où peut-être se cache un monde. Qui sait si Don Quichotte est dupe? ou s'il veut F être? Cette vue est si belle, que

Cervantes passe en ce point tous les hommes de son siècle, même Montaigne.

Il règne seul clans ce paradis de Psyché, où Dante a tant vécu : seul avec Shakspeare, prince des hommes.

Qui donc est plus noble ou plus pur que Don Quichotte ? Aux dunes de ta vie et de l'instinct brutal Bon chevalier, mon fier chardon de Vidéal, Tu fleuris et, ma foi, s'y pique qui s'y frotte-

Pèlerin de la gloire el justicier du mal,

Tu venges la faiblesse, et c'est là ta marotte;

Tu veux mettre le ciel sur cette terre sotte : Tu sers le droit contre la force et l'animal.

Ta rosse vaut Pégase : el rêvant baleinée.

Tu fais le jeu divin de foule destinée,

Plus juste que la vie et vainqueur à Lépante.

Ton rire est du froment: fécond comme Cérès Tu mûris sur la cime et tu bénis la pente. Homère de l'honneur, o soldat Cervantes.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/cervants00suar. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.